18
2

DISSERTATION
SUR LES STATUES
APPARTENANTES A LA FABLE
DE NIOBÉ
DÉDIÉE
À SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR L'ARCHIDUC
PIERRE LÉOPOLD
GRAND DUC DE TOSCANE
&c. &c. &c.

À FLORENCE MDCCLXXIX.
De l'Imprimerie de François Moücke. *Avec permission des Supérieurs*.

À SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR L' ARCHIDUC

PIERRE LÉOPOLD

GRAND DUC DE TOSCANE.

MONSEIGNEUR.

E n'eſt qu'à Votre génie éclairé & bienfaiſant que la Toſcane doit le bonheur de poſséder l'un des plus beaux monuments de l'Antiquité, tel qu'eſt certainement le Grouppe de Niobé: ainſi ce que j'offre à Votre Altesse Royale lui appartient. Veille le Ciel à la con-

conſervation d'un Prince qui, maître du deſtin des Lettres & des beaux Arts, fournit à l'état des ſecours capables de les faire renaître avec plus d'éclat. En répétant les voeux publics, je me fais gloire d'être

Monſeigneur.

De Votre Altesse Royale.

Le très-humble, très-obéïſſant & très-ſoumis
Sujet & Serviteur
Ange Fabroni.

I. D. Campiglia in. et del. I. B. Iacobonus sc.

G. D. Campiglia del. P. Pazzi f.

A Mythologie ne fournit peut-être point d'exemple de la colère des Dieux dans la punition d'un orgueil impie, plus terrible que celui de Niobé. Cette femme célèbre, fille de Tantale Roi de Phrygie, épouſe d'Amphion Roi de Thèbes, fut mère de beaucoup d'enfants, ſur le nombre desquels les Auteurs ne ſont pas d'accord. La plupart lui en donnent 14., ſept de chaque ſexe. Athénée (1) nous a conſervé un beau vers hexamètre de Sapho, qui dit que

Latone & Niobé étoient intimement liées

Λατὼ καὶ Νιόβα μάλα μεν φίλαι ἦσαν ἑταῖραι,

ce qui ſe trouve confirmé par une peinture antique inſérée dans le I. Tome des antiquités d'Herculanum, laquelle repréſente Latone, Niobé,

B Thè-

(1) Athen. l. XIII. c. 4.

Phèbé, Ilaïre & Aglaé dans une converſation familière & gaie. Mais l'envie, ſource funeſte de querelles & de diſcordes, changea bientôt l'amitié en haine. Niobé, ſelon ce que rapporte Ovide dans le VI. livre de ſes Métamorphoſes, indignée de voir préparer pour Latone des honneurs divins, qu'elle croyoit mériter plus ou autant que cette Déeſſe, oſa vomir un torrent d'injures contre ſa rivale pour détourner les Thébaines de lui rendre le culte, que la devinereſſe Manto, pouſſée d'une inſpiration divine, avoit ſolennellement indiqué. Elle voulut leur perſuader que Latone n'étant mère que de deux enfants (Apollon & Diane) ne pouvoit pas ſe comparer à qui en avoit bien davantage, & elle n'oublia pas de leur rappeller que ſon père avoit été admis à la table des Dieux, que ſa mère étoit ſoeur des Pléïades, & qu'elle avoit pour Aïeux Jupiter lui-même & le grand Atlas. Elle fit valoir auſſi ſa beauté, ſes richeſſes, & l'autorité qu'elle & ſon mari avoient exercée à la Cour de Cadmus & ſur les peuples de la Phrygie. Crainte ou reſpect, les Thébaines ſuſpendirent la célébration du rite ſacré. Latone en fut outrée, & dans la réſolution de ſe venger de cet affront, elle vola ſur le ſommet du Cynthe pour trouver Diane & Apollon & les engager à la défenſe de l'honneur commun. Chargés de flèches & enveloppés de nuages, touts deux s'arrêtent près de Thèbes, où les ſept fils de Niobé s'exerçoient à manier des chevaux, & à d'autres parties de la Gymnaſtique. Apollon le premier lance ſes traits; aucun d'eux ne porte à faux; & ces malheureux jeunes gens tombent morts l'un après l'autre. Iſmène fut frappé à cheval; Sipyle ſur un charriot; Tantale & Phédime pendant qu'ils luttoient enſemble; Alphénor & Damaſichton le plus jeune de touts, à la courſe. Reſtoit Ilionée, qui les mains vers le Ciel imploroit le ſecours de touts les Dieux. Apollon touché lui auroit volontiers accordé la vie; mais il ne put rappeller le trait lancé. À la nouvelle de cet affreux évènement Niobé furieuſe accourt à l'hippodrome avec ſon époux; elle ne peut ſoutenir la vue de ſes fils morts, elle tombe ſans connoiſſance, & Amphion au déſeſpoir ſe donne la mort de ſes propres mains. Niobé revenue à elle court ça & là, pouſsée par la douleur, elle appelle tantôt l'un, tantôt l'autre de ſes fils, & embraſſe leurs froides dépouilles l'une après l'autre, non moins accablée par la perte de ſes fils que par celle de ſon époux. Sa rage redoublée lui dicte de nouvelles invectives contre Latone, & ſon orgueil ſe vante encore de l'emporter ſur elle par le nombre de ſept enfants qui lui reſtoient. Les filles de Niobé arroſoient de larmes les corps de leurs frères, lorſque Diane fit tomber ſur elles une grêle de traits. Aucune n'y échappe, & la plus jeune même en eſt

la

la victime, malgré tout le ſoin ſa mère à la couvrir de ſa robe le plus qu'elle peut & à lui faire un rempart de ſon corps, & l'humble prière qu'elle adreſſe à la colère vengereſſe des Dieux de la lui laiſſer comme un don. Privée de ſon époux & de ſes enfants, la malheureuſe Niobé s'aſſied au milieu de leurs cadavres palpitants; l'étonnement & la douleur s'emparent d'elle tellement qu'elle en perd l'uſage de touts les ſens: ce qui a donné lieu à la fable que chaque partie de ſon corps fut changée en un marbre qu'un tourbillon impétueux tranſporta ſur le ſommet du mont Sipyle. Eſchyle introduit Niobé dans une de ſes tragédies ſans la faire parler (1). Un état pareil où le ſentiment & la réflexion ceſſent tout-à-fait, s'il convient à la douleur exceſſive, eſt auſſi le plus propre pour un artiſte; parceque ne changeant aucun trait de la forme, il lui permet d'en conſerver toute la beauté, avec l'expreſſion de la paſſion la plus violente. Voila ce qu'on a exécuté dans le Grouppe de Niobé. Elle & ſes filles, en même temps qu'elles ſont l'image de la douleur la plus vive, ſont & ſeront toujours un des plus parfaits modèles du vrai beau. Dès le temps de Pline on diſputoit pour ſavoir ſi c'étoit à Scopas ou à Praxitèle que l'on devoit attribuer un ouvrage célèbre, qui eſt ou la Niobé des Médicis, comme le croit Winckelmann, ou au moins l'original de celle-ci, & qui apporté de la Grèce à Rome ornoit alors le temple d'Apollon Soſien. Une ancienne épigramme Grecque l'attribue à Praxitèle (2).

> Ἐκ ζωῆς με Θεοὶ τεῦξαν λίθον· ἐκ δὲ λίθοιο
> Ζωὴν Πραξιτέλης ἔμπαλιν εἰργάσατο.
> *E viva in ſaxum vertit me Numinis ira,*
> *E ſaxo fecit vivere Praxiteles.*

Voici comme Auſone a paraphraſé ce ſentiment:

> *Vivebam, ſum facta ſilex, quae deinde polita*
> *Praxitelis manibus vivo iterum Niobe.*
> *Reddidit artificis manus omnia, ſed ſine ſenſu,*
> *Hunc ego cum laeſi Numina non habui.*

Qu'il me ſoit permis, en ſuivant les traces de Winckelmann, de faire quelques réflexions ſur le progrès de la ſculpture chez les Grecs: elles pourront ſervir de règle pour juger avec fondement auquel de ces deux Artiſtes on doit attribuer l'ouvrage dont il s'agit, ou bien celui qui lui a ſervi d'original. Auſſi-tôt après que la Grèce fut délivrée de ſes Tyrans, & que les Athéniens eurent vaincu les Perſes, on commença à connôi-

tre

(1) Schol. ad Eſch. Prometh. ver. 435. L'Auteur Grec de la vie d'Eſchyle dit auſſi que le Poète imagina que Niobé demeura trois jours ſur le tombeau de ſes enfants la tête & le viſage couvert, & ſans parler

(2) Anthol. l. 4. c. 9.

tre à Athènes le chemin qui menoit sûrement à l'immortalité, toutes les sciences & touts les arts prirent une nouvelle vigueur; & dans le même temps où Hérodote, l'Homère des historiens & l'élève des Graces, lut publiquement son histoire aux Grecs; où Eschyle avec un stile noble & élevé, & avec une intelligence supérieure donna une nouvelle forme à la Tragédie; où Epimarque créa la Comédie, Simonides, l'Elégie, Gorgias de Léontium, l'Eloquence; où Aténagoras ouvrit le premier une école publique de Philosophie; dans le même temps, Agélades, maître de Policlète, Onatas, Agénor & Glaucias s'illustrèrent eux, leur patrie & l'art de la Sculpture qu'ils professoient, par des ouvrages d'une beauté inconnue jusqu'alors. Ces temps furent suivis de temps encore plus heureux, & les quarante années, pendant lesquelles Périclès gouverna, pour ainsi dire, la République, peuvent être regardées comme l'époque la plus heureuse de l'art. Phidias, Policlète, Alcamènes, Scopas, Pithagoras & Ctésilas dans la Sculpture, Parrhasius & Xeusis dans la Peinture, se distinguèrent par-dessus touts dans cet âge d'or. Le mérite de chaque Artiste habile reconnu & récompensé publiquement rendoit la jalousie impuissante, & excitoit une noble émulation. Tout contribuoit à la perfection de l'art chez les Grecs; le climat, la constitution politique, l'estime distinguée que l'on accordoit aux Artistes, l'usage toujours grand & noble que l'on faisoit de leur art réservé pour la Divinité, pour les choses sacrées, & pour ce qui étoit le plus utile à la patrie, la simplicité, la modération, un amour ardent de la gloire & de l'immortalité répandu & nourri dans toute la nation: voila les causes principales qui portèrent les arts du dessein à un si haut dégré. Athènes ne fut pas seule à jouir de cette gloire. Les Grecs de l'Ionie, ceux de la Sicile & de la Grande Grèce comptèrent aussi des Artistes célèbres, sur- tout après que, par la défaite des Perses & de leurs Alliés, ennemis irréconciliables de la liberté de la Grèce, ils commencèrent à jouir de jours séreins & tranquilles. Dans cet état de paix Praxitèle & Apelle ajoutèrent à la perfection de l'art. On trouve une expression & une action étonnantes dans touts les Artistes Grecs, qui ont fleuri dans ces temps heureux. Mais quant au genre de beauté, il ne fut pas le même dans touts. Les Peintres & les Sculpteurs de la première Epoque s'attachèrent à la beauté sublime, qui aux yeux du vulgaire peut paroître austère à cause de l'exactitude, de la sévérité, & peut-être dirois-je un peu par le tranchant des contours, mais qui cependant est telle que, cachant presque les passions de l'ame, elle approche d'avantage du repos de la nature divine. Guidé par elle l'habile Maître à qui nous devons Niobé, trouva le

le ſecret d'unir avec la terreur de la mort la beauté la plus ſublime, & il créa, pour ainſi dire, des formes céleſtes qui ne réveillant pas les paſſions abſorbent l'ame dans la contemplation de la ſeule beauté. Praxitèle & Apelle ajoutèrent un troiſième dégré de perfection à l'imitation du vrai & au choix du beau. En employant des contours plus ſimples, liés & fondus moelleuſement, ils introduiſirent une grace qui charme, enchante & ſéduit au premier coup d'oeuil même les moins intelligents. Lucien (1) & Pline eurent donc raiſon d'aſſurer que ces deux artiſtes étonnants avoient pour la grace laiſſé bien loin derrière eux touts ceux qui les avoient précédés, & que dans la ſuite aucun ne les a égalés. Ils firent dans la ſculpture & dans la peinture ce que firent les Inventeurs de l'ordre Ionique dans l'Architecture. Pour comprendre plus aiſément qu'il y a plus d'un genre de beauté dans l'art, il n'y a qu'à comparer un deſſein de Raphaël, de Léonard da Vinci, d'André del Sarto, qui ſont les maîtres de la pureté & de l'exactitude des contours, avec ceux du Corrège, du Guide & de l'Albane, pères de la grace; j'ajouterois même du Parmigianino s'il n'étoit plutôt affecté & maniéré. Cela poſé, on peut aſſurer avec probabilité que l'on doit reconnoître dans le Grouppe de Niobé le ſtile de Scopas plutôt que celui de Praxitèle, qui fleurit anviron 80. ans plus tard. Car la ſimplicité de la draperie des filles, le contour vif & preſque tranchant des ſourcils, ſurtout de ceux de la mère conviennent au ſtile auſtère & rigoureux, qui fut propre aux temps du premier, & non à ceux du ſecond. Winckelmann (2) aſſure avoir vu à Rome une tête de Niobé en plâtre, auſſi grande que celle de la nôtre, quoique différente; il la croit moulée d'après une ſtatue de Praxitèle, parcequ'on y obſerve le contour des ſourcils flottant & adouci. Cette différence n'a pas été reconnue par le célèbre Peintre Raphaël Mengs, entre les mains de qui ce plâtre étoit parvenu, & que nous avons cru devoir conſulter non ſeulement ſur ce point, mais auſſi ſur toutes les autres parties de notre Diſſertation, connoiſſant ſon habileté dans tout ce qui regarde les arts du deſſein. Elle lui a donné encore une autre idée qui augmente de beaucoup le mérite du Grouppe dont nous parlons: & c'eſt que, ſoit qu'on le regarde comme original, ou comme une copie faite par un Artiſte ancien, ou par pluſieurs ainſi qu'il lui parôit plus vraiſemblable, l'on peut aſſurer avec une ſorte de certitude qu'Ovide a vu ces ſtatues, ou toutes, ou en grande partie, & qu'elles lui ont beaucoup ſervi pour la belle deſcription qu'il a faite de la fable de Niobé dans les Métamorphoſes, & que nous avons ſuivie comme la plus propre à expli-

 quer

(1) Luc. Imag. n. 4. c. 7. Plin. lib. 35. c. 10.

(2) Trattato prelim. ai monumenti antichi T. I. p. LXXI.

quer ce monument. Au reſte nous n'ignorons pas que l'autorité d'Ovide n'eſt guères conciliable avec celle des Mithologiſtes les plus anciens et les plus accrédités, dans pluſieurs circonſtances de l'évènement, ainſi que nous aurons lieu de le dire ailleurs.

Mais pour en venir à l'examen de chaque ſtatue en particulier, nous commencerons par celle d'Amphion Num. I. Elle le repréſente courant à l'hippodrome & ſaiſi d'étonnement & de douleur à la vue de ſes fils morts. Cette ſtatue eſt belle dans ſon genre, mais elle n'a rien de fort ſingulier: on en a retouché quelques parties, ſurtout à la tête, au point qu'on la prendroit pour un ouvrage moderne, ſi quelques poils de la barbe n'en marquoient pas l'antiquité. Pour les deux bras, ils ſont modernes: de la main droite il tient un pommeau d'épée, peut-être pour indiquer le parti de déſeſpoir, que prit ce malheureux père de ſe donner la mort. Le vêtement eſt léger & rond, tel que les Grecs & les Romains avoient coutume de le porter à la campagne. Ceux-ci l'appelloient *Paludamentum* & ceux-là χλαμύς. Cet habit de campagne s'attachoit ordinairement ſur l'épaule droite avec un gros bouton, qui cependant manque à celui-ci, & deſcendoit ſur l'épaule gauche, la couvrant de façon que le bras droit reſtoit tout-à-fait libre. La tunique ſous la Chlamyde eſt attachée par deux ceintures; & cet uſage paroît avoir été celui des Crétois, comme l'atteſte Claudien (1). Winckelmann (2) eſt d'opinion que ce vieillard à longue barbe repréſente un des Pédagogues des enfants de Niobé, mais je ne ſaurois être de ſon avis, quoiqu'il ſoit appuyé ſur l'uſage où étoient les anciens de donner de pareils Inſtituteurs à leurs enfants de l'un & de l'autre ſexe. Il me paroît plus naturel de dire qu'Amphion qui, ſuivant Ovide, a une part eſſentielle à la fable, eſt rendu par cette ſtatue, comme il l'eſt, au jugement de Winckelmann lui-même, dans le bas-relief qui repréſente la même fable & qui exiſte à la Ville Borgheſe, & dans un fragment d'un autre bas-relief pareil du Palais Rondanini.

La ſtatue de Niobé Num. II. doit être regardée comme un prodige de l'art. Elle eſt repréſentée dans ce commencement de ſtupeur, de privation de ſentiment que produit une douleur exceſſive. Cependant par un léger mouvement de cou l'Artiſte a voulu indiquer la prière qu'elle adreſſa aux Dieux pour en obtenir la vie de celle de ſes filles qui s'étoit réfugiée dans ſon ſein. Les Grecs ont toujours eu l'art de montrer beaucoup avec peu, & d'exprimer avec une facilité élégante un ſentiment vif, ſans jamais perdre de vue la beauté qui doit toujours prévaloir, com-

(1) De raptu Proſerpinae lib. II. ver. 33.

(2) Monum. antich. par. 2. p. 120.

comme le claveſſin dans une orcheſtre dirige touts les autres inſtruments, encore qu'il en paroiſſe étouffé. Quoique les formes du viſage ne ſoient pas ſi délicates que celles de ſes filles, & qu'elles aient le caractère de l'âge mûr, elles ne laiſſent pas de préſenter l'image de la beauté la plus ſéduiſante. Les Artiſtes Grecs, guidés par une idée ſupérieure du beau, ont eu attention de la rendre non ſeulement dans les ouvrages qui exprimoient des perſonnes à la fleur de l'âge, mais auſſi dans les figures de tout âge indiſtinctement; & non ſeulement dans l'enſemble, mais dans chaque partie en particulier, conſervant cependant toujours l'unité, comme ſi toutes les parties de la figure euſſent été, ou paru être autant de modifications de l'unité même. Le profil du viſage eſt *grandioſe* & d'une harmonie ſublime; le front petit, bien proportionné & arrondi; les yeux bien enchaſſés & d'une expreſſion admirable; les ſourcils légèrement arqués, ayant cependant le contour reſſenti & un peu à vive arête ſur l'os: ce que nous avons dit être le propre des têtes d'un ſtile ſublime, à la différence du gracieux qui arrondiſſoit les parties indiquées auparavant avec une préciſion ſévère; le menton plein & rond; la bouche légèrement adoucie, & dont l'ouverture, ſelon les règles, n'excède pas celles du nez: les lèvres rappellent par leur plein la belle proportion ovale du menton & du viſage. Enfin tout eſt d'une beauté pure, ſublime, générale. Les cheveux retenus ſur le devant par un diadème tombent ſur les épaules avec la liberté & avec cette douce négligence propre au beau temps de l'art. Il eſt impoſſible de regarder la tête de Niobé ſans être affecté tout à la fois par la pitié qu'inſpire la vive image de la douleur exprimée, & par le plaiſir que fait naître l'aſſemblage harmonique de tant de parties qui gravent profondément dans une ame ſenſible l'idée de la beauté la plus ſublime. Si l'art doit céder à la nature qu'il conſulte, & qu'il imite dans la perfection de quelques parties du corps humain, la nature doit à ſon tour céder à l'art dans l'union du tout enſemble, qui forme un beau idéal que, par les accidents auxquels l'humanité eſt ſujette, & par d'autres empêchements, la nature ne produit point, quoique dans la formation de ſes individus elle tende toujours à la perfection. Les autres parties de la ſtatue ne ſont pas moins belles que le viſage. La beauté du cou eſt unique & d'un accord étonnant avec le viſage: il eſt cependant tel qu'il convient à une femme d'un âge mûr & mère de pluſieurs enfants. L'on en peut dire autant du ſein qui, par cette raiſon, tombe un peu, ſans être pourtant trop chargé; ce que les Grecs ont preſque toujours évité, lors même qu'ils repréſentoient des femmes d'un âge mûr. Toute la partie de la poitrine, qui eſt découverte, montre

tre au vif par des formes *grandioses* & bien entendues la douleur dont est saisie la malheureuse Niobé. Je ne parle pas des bras parcequ'ils sont modernes. La draperie qui couvre le corps est d'un goût & d'une intelligence sans égale. Il n'y a pas un pli qui ne soit naturel. A' la majesté & à l'ampleur de la robe est réunie une légèreté presque inimitable, au point que le nud n'en est offensé nulle part, & qu'on apperçoit même sous la draperie les contours dessinés avec tant d'exactitude & de délicatesse qu'ils paroissent palpables. Dans les plus beaux temps de l'art s'introduisit l'usage de donner aux plis une forme d'arc, & comme on cherchoit la variété, on ne les continuoit pas d'une façon uniforme, mais on les rompoit de différentes manières, & dans de certaines robes grandes & amples, précisément comme dans celle de Niobé, on plaçoit plusieurs plis l'un sur l'autre, mais toujours avec une élégance naturelle, & avec aisance. Quoi qu'en dise un auteur moderne (1) qui, en parlant de la draperie de cette Mère affligée, soutient qu'elle n'a point d'élégance dans l'agencement des plis, & qu'il y règne par-tout une monotonie insipide, les vrais connoisseurs la regarderont toujours comme un des plus beaux monuments que nous ait laissé l'antiquité en ce genre. Il est vrai que, quand les Artistes vouloient faire remarquer les beautés du nud, ils négligeoient le plus souvent l'élégance de la draperie: mais si cela se vérifie dans quelques-unes des filles de Niobé, il s'en faut bien dans la statue dont il s'agit. Elle a pour chaussure, non des sandales, mais des souliers à semelle épaisse de deux doigts, qui, comme l'ont écrit plusieurs antiquaires, avoit communément une ame de liège. On voit aussi plusieurs peintures d'Herculanum avec des souliers, qui différent des nôtres en ce qu'ils sont plus arrondis par-devant.

La statue de la jeune fille n'est pas moins surprenante que celle de la Mère: elle porte sur le visage une vive empreinte de la frayeur; mais d'une frayeur innocente, & de cette vivacité avec laquelle les enfants se réfugient près de leur mère pour y trouver du secours contre un danger imminent. Euripide rend cette action dans les Troades par la phrase λαμβάνειν πέπλον *s'attacher au péplus* (2) & ailleurs par des expressions semblables. Pour mieux marquer le nud, l'Artiste ne l'a couverte jusqu'au-dessous des fesses que de cette espèce de vêtement que les Grecs nommoient χιτὼν, dont ils se servoient au lieu de chemise. Il étoit de toile ou de quelque autre étoffe légère sans manches & s'attachoit avec un bouton sur chaque épaule; La robe que l'on portoit pardessus cette chemise est arrangée en plis faciles & bien entendus autour

de

(1) Falconet Réflexions sur la Sculpture p. 55.

(2) Troad. v. 745. Heracl. v. 48. Herc. Fur. v. 972.

de la partie inférieure de cette ſtatue. Le pied droit en eſt couvert: le gauche qui ne l'eſt pas, eſt moderne, ainſi que le bras & la main droite, & pluſieurs plis de la belle draperie.

Après la ſtatue de Niobé vient pour les beautés celle du fils mort ou plutôt mourant NUM. III. L'on ne ſauroit aſſez admirer l'exacte proportion de toutes les parties, la vérité & la beauté des contours, & le choix des formes: les os de la poitrine & les muſcles ſont ceux d'un jeune homme accoutumé à des exercices violents & tel qu'on en voit rarement aujourdhui dans la nature. Peut-être auſſi l'habile Sculpteur a-t-il voulu marquer par l'élévation de la poitrine cette difficulté de reſpiration propre aux perſonnes mourantes. Winckelmann au ſujet de cette ſtatue, du Laocoon & du Torſe du Vatican, penſe que les Grecs étoient dans l'uſage de donner le plus d'action & de mouvement poſſible aux muſcles des ſtatues de leurs Héros jusqu'à outrer quelquefois le vrai, pour obtenir par-là une plus grande variété. Qu'il me ſoit permis de douter de la vérité de ce principe. Car j'obſerve que les habiles Artiſtes Grecs choiſiſſoient conſtamment le vrai le plus convenable à l'idée du ſujet qu'ils vouloient traiter: & l'on peut dire en général que leur ſyſtème ne conſiſtoit jamais à outrer & à changer le vrai, mais ſeulement à choiſir le plus beau & à ſimplifier les formes. Le Laocoon eſt un vieillard robuſte, ſain, dans les mouvements convulſifs du poiſon & de la colère, & rien de plus; dans le Torſe, parcequ'il étoit deſtiné à repréſenter un Hercule déifié, les muſcles ſont moins reſſentis que dans les Hercules domptant les monſtres; & ils ſont tels qu'un obſervateur attentif les aura vus ſouvent dans la nature. Mais pour revenir à notre ſtatue, il y faut remarquer le bel effet que produiſent le coffre de la poitrine ſuperbement élevée & bien voûtée, & le ventre applati, qualités de formes auxquelles les anciens ont toujours été attachés, comme inſéparables de la beauté. La tête répond à l'expreſſion de tout le corps, & elle eſt réellement d'un ſtile plus ſublime que celles même des prétendus Gladiateurs de la Ville Borgheſe & du Capitole. Quoique la langueur de la mort ſoit exprimée dans les yeux, ils ont cependant une beauté & une grace ſingulières, & les formes en ſont ſi bien priſes qu'elles paroiſſent inimitables. On ſera étonné de ce que l'oreille droite eſt très-finie, & la gauche un peu négligée: ce ſont de ces négligences dont je ne puis rendre d'autre raiſon ſi ce n'est que les anciens conſultoient beaucoup l'aſpect ſous lequel devoit être vue chaque partie d'une ſtatue pour lui donner plus ou moins de perfection. La bouche encore preſque reſpirante & entr'ouverte offre l'image la plus vraie

de la mort. La main qu'il porte ſur la poitrine près de la bleſſure ſupérieure, eſt d'une rare beauté, & fait voir combien Plutarque à eu tort d'aſſurer (1) que les Grecs ne s'attachoient à donner de belles formes qu'au viſage, ſans trop ſoigner les autres parties. Elle eſt d'un prix d'autant plus grand qu'il eſt très-rare de trouver des monuments qui aient conſervé des mains. Tout le bras droit qu'il lève par-deſſus la tête a été reſtauré, ainſi que le pied droit, & il manque une partie de l'étaie où devroit être appuyé le talon du pied gauche. J'ai vu à Vérone dans le palais Bevilacqua une copie antique de cette ſtatue, & Winckelmann aſſure qu'il y en a une pareille dans la Gallerie de Dreſde (2).

Si le cheval Num. IV. faiſoit réellement partie du Grouppe de Niobé, l'on pourroit dire que cette ſtatue repréſente Iſmène qui, ſelon Ovide, fut tué pendant qu'il manioit un cheval, & l'action de cet animal, qui peint l'effroi, conviendroit à cette circonſtance. Mais il faut ſavoir que ce cheval a été repêché ſur la côte de la mer près de Magliana, & conſéquemment à pluſieurs milles de l'endroit où l'on a trouvé la Niobé. Sans cette notion tirée de monuments très-certains, on diroit que le cheval appartient indubitablement à notre Grouppe, eu égard tant à la fable qu'à la perfection de l'ouvrage. Il eſt ſingulier dans toutes ſes parties qui ſont ſveltes, naturelles & parfaitement deſſinées; l'action de la tête réunit la grace & le naturel, & on peut la comparer en beauté à celle du cheval de bronze de Marc-Aurèle. Les quatre jambes, la queue, quelques-uns des crins, & toute l'étaie qui le ſoutient, & qui paroît faite pour repréſenter la pouſſière qu'élève un cheval en marchant, ſont d'un travail moderne.

Par l'expoſition que nous avons faite de la fable au commencement de cette Diſſertation, on comprendra aiſément que la ſtatue Num. V. doit être placée près d'Iſmène mort. Elle eſt repréſentée le regardant avec le ſentiment le plus noble & le plus tendre en même temps. Le caractère de la tête ne peut être de meilleur goût. Comme un beau profil eſt le premier caractère d'une grande beauté dans la formation du viſage, il eſt marqué dans cette ſtatue par une ſeule ligne preſque droite que décrivent le front & le nez. Les ſourcils qui ne ſont pas trop en arc peuvent être mis au nombre de ceux que les Grecs appelloient les ſourcils des Graces (3). Les yeux ont ce grand qui conſiſte dans la forme, dans la coupe & dans la voûte exacte ſelon le vrai beau. L'on

y voit

(1) Vita Alexand.

(2) Reineſ. Inſcript. 126. Fabret. Inſcript. c. 4. p. 322.

(3) Hiſtoire de l'art chez les Anciens T. 2. p. 196.

y voit l'application du principe qu'eurent toujours les habiles Sculpteurs anciens d'éviter de donner trop de saillant à la pommette pour ne pas élargir le visage & le rendre triangulaire : remarque qui nous a paru propre à combattre l'opinion de ceux qui soutiennent que les anciens faisoient les yeux plus fendus & plus enfoncés que dans la nature, pour donner aussi plus d'élévation à l'os qui en forme l'emboîtement. Les cheveux sont disposés en ondes avec une simplicité & avec une grace étonnantes. Ils sont attachés par un double ruban ou diadème, tel qu'on en voit ordinairement aux figures des divinités. L'élégance de la draperie dont les plis sont nobles & légers, & qui loin de contredire le nud, en laisse voir les plus beaux contours, est digne des plus heureux temps de la Grèce. Le vêtement de dessous est attaché plus bas que le sein, & de cette manière, qui faisoit donner par les Grecs à ceux qui en faisoient usage, le nom de βατύζωνος. Comme celui de Niobé, il est arrêté sur le devant par un noeud double; quelquefois il n'en avoit qu'un, quelquefois point du tout, comme dans les statues Num. XI. & XIII. Les deux bras & une partie du manteau que la main gauche tient en l'air pour s'en faire un bouclier contre les traits, tout le pied droit & plusieurs plis sont modernes.

La statue Num. VI. représentée fuyant est d'une action admirable. Tout se meut en elle, & l'expression la plus vive paroît jusqu'au bout des doigts du pied gauche: tant il est vrai que les Grecs ne négligeoient aucune partie pour y imprimer le sentiment qu'ils vouloient rendre. On y observe, comme dans toutes les statues antiques, les ongles plus applatis qu'on ne les fait dans les statues modernes. La tête paroît vivante, & l'on y voit clairement peintes l'épouvante & la terreur de la mort. Quoique les muscles de ce beau corps aient la forme que l'action leur donne, ils sont pourtant couverts de chair avec tant de vérité & de délicatesse que l'on ne sauroit voir de membres d'un dessein meilleur & plus moelleux. Les beaux plis de la chlamyde, dont une partie tombe sur la cuisse gauche, & l'autre est portée par la main droite sur la tête pour la défendre contre les traits, la proportion exacte de chaque partie avec les formes les plus choisies, doivent faire regarder cette statue comme une des plus estimables de ce Grouppe. La moitié du bras droit autour duquel tourne la draperie, tout le bras gauche & la jambe droite ont été restaurés.

Quelque belle que soit aussi la statue Num. VII. il me semble qu'elle a un caractère plus général que la précédente, & que par conséquent elle lui est inférieure. Elle a aussi quelques parties modernes, telles que

la

la jambe droite, les deux bras & une portion de la chlamyde, qu'elle élève de la main gauche pour ſe garantir des flèches. On doit pourtant y remarquer la belle action du cou, l'épouvante exprimée dans toute la perſonne & dans la tête ſurtout, qui dans la ſimplicité du ſtile fait cependant voir l'habileté de l'Artiſte.

La ſtatue Num. VIII. eſt repréſentée dans l'action de fuir. Les formes du nud ne le cèdent point du tout à celles des plus belles de ce Grouppe. Tout en eſt antique excepté le bras droit. L'action, les muſcles, la tête, tout enfin eſt du plus beau ſtile de l'art. Comme elle étoit deſtinée à être vue par le dos, (ce qui n'eſt pas la ſeule preuve que ces ſtatues formoient un Grouppe), elle a par-devant une étaie qui ſert à la ſoutenir, & couvre la cuiſſe & la jambe, leſquelles y ſont attachées.

Il paroît que la ſtatue Num. IX. repréſente Ilionée qui, ſelon Ovide,

non profectura precando
Brachia ſuſtulerat.

S'il n'a pas les bras levés, il eſt cependant dans une poſture ſuppliante: l'expreſſion du viſage tourné vers le ciel eſt celle d'un homme qui tout en adreſſant ſa prière reſſent une certaine indignation du mal arrivé aux autres, & de celui dont il ſe voit menacé & qu'il croit ne pas mériter. A' la réſerve du nez & des doigts du pied droit, tout eſt antique. Il y a une copie de cette ſtatue à la Ville Médici, mais d'un marbre différent; elle eſt inférieure à la nôtre.

La ſtatue Num. X. repréſente un jeune garçon qui court. Les connoiſſeurs trouveront dans le nud les plus belles formes de la beauté de l'âge tendre. Il y admirera, ainſi que dans la précédente, la douceur avec laquelle une forme ſe fond dans l'autre, ſemblable aux ondes qui s'élèvent, s'abbaiſſent & roulent enſemble: les os ſont bien couverts de peau: les muſcles charnus, mais ſans excès. La tête d'un beau caractère exprime une ſurpriſe douloureuſe. Les cheveux, comme dans quelques ſtatues de Cupidon, ſont épars derrière la tête, & ramaſſés en touffe ſur le front. Les plis de la chlamyde ſont légers & bien entendus. Le bras droit & la main gauche qui tient une partie de la draperie, ſont modernes. Cette ſtatue a pour chauſſure des ſandales d'une forme élégante & peu commune, ſurtout dans les attaches.

Pour revenir aux ſoeurs, la ſtatue Num. XI. repréſente une des plus âgées. Ce morceau eſt beau; il n'a pourtant rien de ſingulier. La tête eſt retouchée d'une façon bien marquée, ſi tant eſt qu'elle ne ſoit

pas

pas moderne, comme le ſont certainement les deux mains, les deux pieds & un pli de la robe qui tombe de deſſus le genou. Le vêtement eſt cette eſpèce de robe que les Grecs appelloient Καρπωτως χιτὼν [1] parceque les manches très-longues couſues à la robe même deſcendoient juſques ſur les mains. La prétendue Didon dans les peintures Etruſques, & la plupart des figures de femmes dans les bas-reliefs les plus antiques portent des robes avec de pareilles manches. Le reſte de l'habit eſt drapé auſſi à la manière des bas-reliefs avec des plis longs & uniformes. Le nud perce à travers avec la plus grande intelligence.

Une autre des filles aînées de Niobé Num. XII. eſt repréſentée fuyant. La tête en eſt belle: la douleur & l'étonnement y ſont exprimés à merveille. Pour ſe défendre contre les traits, elle ſoulève de la main droite le vêtement de deſſus, dont une partie eſt ſoutenue par la gauche. Mais cette main & cette portion de draperie ont été reſtaurées, ainſi que les deux pieds. Par l'action de fuir, l'air enfle la robe; & l'habile Artiſte a eu deſſein de marquer par des plis heureux, légers & voltigeants le mouvement de la perſonne même. On peut voir une heureuſe imitation de cette belle manière de diſpoſer les plis dans la première heure de l'Aurore du Guide.

Il n'y a point dans ce Grouppe de ſtatue qui, pour la force de l'expreſſion, pour l'action de la tête & des bras, & pour l'attitude, approche de celle de Niobé autant que la XIII. Les doux mouvements de la forme du viſage ſont tels qu'ils conviennent à une jeune & belle fille: ceux de Niobé ſont plus majeſtueux, & tels qu'ils conviennent à une beauté d'un âge plus avancé. La moitié du bras droit & tout le gauche ſont modernes.

La ſtatue Num. XIV. eſt admirable: elle n'a de moderne que le cou & les bras. L'on y voit plus que dans les autres cette ſorte de vêtement de deſſus, qui ne conſiſtoit ordinairement qu'en deux longs morceaux de drap, ſans coupe & ſans autre forme, couſus ſeulement dans leur longueur, leſquels s'attachoient communément ſur les épaules, ou avec des boutons ou avec des agraffes. La variété & l'élégance des plis ſont dignes du beau temps de l'art. Sur le viſage eſt exprimée cette ſorte de douleur qui, ſans altérer la beauté, glace les ſens.

Enfin la ſtatue Num. XV. (dont les deux bras & quelques plis de la draperie ſont modernes) eſt recommandable ſurtout par l'expreſſion

(1) Salmaſ. Tert. de Pallio p. 44. in ſcript. Hiſt. Aug. vit. Pert. & Aurel. On peut voir auſſi les Critiques ſacrés au Chap. XIII. du Liv. 2. des Rois.

vive, & par la bonne manière du draper. Il y a lieu de croire que cette ſtatue n'appartient point au Grouppe de Niobé, & que c'eſt Pſyché, parceque cette attitude eſt préciſément celle qu'elle a dans une ſtatue du Capitole. A' examiner celle-ci de près, on verra du vide & des coups de ciſeau modernes juſtement à la partie du dos, où étoient ordinairement attachées les aîles de Pſyché. On les lui a peut-être enlevées tout exprès pour en faire une fille de Niobé. Une circonſtance de fait donne plus de force à l'argument: les ſtatues déterrées, aux termes du contrat de vente, étoient au nombre de quinze; & l'on en auroit une de plus ſi l'on donnoit celle-ci au Grouppe & à la fable de Niobé. Elle mérite pourtant d'y appartenir. Il eſt étonnant comment dans un ſi grand nombre de ſtatues toutes deſtinées à repréſenter l'épouvante & la plus vive douleur, l'habile Artiſte a toujours pu tirer l'idée de la beauté du ſein d'une nature innocente, pure & modeſte, & comment, ſans employer beaucoup de ſignes pour marquer peu de choſes, défaut preſque général chez les modernes, il a rendu l'idée de la plus forte paſſion par un mouvement léger & gracieux ou de la tête ou de quelques-unes de ſes parties, & quelquefois de la ſtature entière. L'on ne ſauroit aſſez admirer l'art de repréſenter ſur quatorze viſages différents la même paſſion par des actions & par des formes ſi variées. On peut dire auſſi que cette paſſion prend le caractère de l'âge & des perſonnes; car elle eſt plus ſimple & plus douce dans les unes, & plus marquée & plus forte dans les autres. Enfin, que l'on regarde l'expreſſion ou la beauté idéale, ce monument eſt unique; & il eſt d'autant plus eſtimable, qu'à Rome même il eſt très-rare de trouver des ſtatues de femme qui réuniſſent à un dégré ſi éminent les caractères du vrai beau, l'unité, la multiplicité, l'harmonie. Auſſi, après que les Caraches eurent ramené la Peinture à la perfection où elle avoit été portée par le divin Raphaël & par les autres grandes ames

Quas tulit aetas magna Leonis,

cette Ecole ſi féconde s'attacha toujours à conſulter le Grouppe de Niobé: & lorſqu'on demandoit au Guide, qui a été le plus bel ornement de cette Ecole, d'où il tiroit dans les figures de femmes ces idées de têtes qui paroiſſoient formées dans le Paradis, il répondoit qu'il n'avoit d'autre modèle de beauté que Niobé & ſes filles

Il reſte à dire quelque choſe des deux Lutteurs Num. XVI. qui ſont dans la Gallerie des Médicis à Florence, & qui, ſelon moi, font par-

partie du Groupe de la fable de Niobé. Je communiquai, il y a plus de vingt ans, cette opinion au célèbre Winchelmann: il parut en rester persuadé. Cependant il l'avance d'une manière douteuse dans le chapître VII. partie II. des *Monumenti antichi inediti*. Mais il faut savoir qu'ils ont été découverts au même endroit & dans le même temps que les autres statues de la Niobé, comme l'atteste Flaminius Vacca, & ainsi qu'il est énoncé dans l'acte de vente. L'inscription d'une estampe gravée avant qu'ils fussent restaurés, confirme mon sentiment, comme le font aussi la perfection du travail & l'expression des figures, qui est précisément celle que décrit Ovide en parlant de Phédime & de Tantale, Voici ses paroles.

Phoedimus infelix, & aviti nominis haeres
Tantalus, ut solito finem imposuere labori,
Transierant ad opus nitidae iuvenile palaestrae:
Et jam contulerant arcto luctantia nexu
Pectora pectoribus, cum tento concita cornu,
Sicut erant juncti, trajecit utrumque sagitta:
Ingemuere simul, simul incurvata dolore
Membra solo posuere; simul suprema jacentes
Lumina versarunt, animam simul exhalarunt.

L'on ne devoit donc point séparer du reste de la fable ce Grouppe, qui est ce qu'on peut voir de plus beau & de plus achevé en ce genre. Le caractère des Lutteurs est tel qu'il doit être dans des hommes à la fleur de l'âge accoutumés aux exercices gymnastiques, & parfaitement le même dans l'un & dans l'autre pour ne pas attribuer la victoire à une disparité de forces, mais à un effet du hazard. Le vainqueur tient l'autre d'un bras allongé derrière les épaules; situation qui plus que toute autre prive l'adversaire de sa force de résister. Leurs visages respirent l'un la joie, & l'autre la tristesse, & ces affections sont marquées par un bien petit nombre de traits, à la bouche surtout & dans les yeux. On ne douteroit pas de l'antiquité de ces têtes, si l'on ne savoit d'ailleurs qu'elles sont d'un travail moderne, & peut-être des temps heureux où l'on déterra les statues dont nous avons parlé jusqu'à présent. Ce fut en 1583. à Rome assez près de S.t Jean de Latran, dans une Vigne sur la rue qui mène à la Porte Majeure. Nous avons trouvé par hazard dans les Archives secrètes des Médicis quelques Pièces originales, qui regardent cette découverte, & que nous avons cru de-

devoir rapporter ici en entier (1). Elles ſerviront à démentir ceux qui ont avancé que quelques-unes des ſtatues du Grouppe en queſtion ſont modernes, & à détromper ceux qui aſſurent que Raphaël a certainement vu ce monument, & qu'il l'a imité heureuſement dans le profil de la femme repréſentée les épaules nues & à genoux & l'une des figures principales du fameux tableau de la Transfiguration ; dans le profil de celle qui eſt auprès du Lunatique, & dans quelques autres de ſes ouvrages. Mais ſi Raphaël n'a pu avoir le bonheur de contempler ce merveilleux Grouppe, il a vu dans bien d'autres monuments, découverts avant lui & de ſon temps, les principes que ſuivoient les anciens Grecs, & l'emploi qu'ils en ont fait dans leurs ouvrages, quoiqu'ils ne ſoient pas touts de la même perfection. Il eſt ſans doute eſſentiel que l'Artiſte & l'Ecrivain élèvent la vue & la penſée vers les maîtres de l'art qui ne ſont plus, & qu'ils tâchent de vivre, autant qu'il eſt poſſible, auprès d'eux & avec eux. Heureux ceux qui dans leur choix ſavent préférer les modèles qu'il eſt difficile d'égaler ! C'eſt dans cette vue que Monſeigneur l'Archiduc PIERRE LÉOPOLD, Grand-Duc de Toſcane, aujourdhui Régnant, a fait tranſporter à Florence le Grouppe de Niobé, qui pendant près de deux ſiècles avoit été un des ornements de la Ville Médici à Rome. Si les ſoins d'un ſi grand Prince ſont ſecondés, nous pourrons eſpérer que notre ſiècle donne à la Toſcane de nouveaux Buonarroti, & voie revivre, pour me ſervir de l'expreſſion de Pline, *la dignité de l'art preſque expirant*.

On ſera, je crois, curieux de ſavoir ſi les ſtatues d'Apollon & de Diane doivent faire partie de ce Grouppe. Monfaucon accoutumé à donner les monuments antiques, non tels qu'ils exiſtent réellement, mais tels qu'il les imaginoit, ajoute ces deux ſtatues au deſſein de Niobé & de

(1) Billet d'Etienne Pernigoni.
Il nome de' Cavatori è Valerio da Rieti, Ceccuccio da Medena, e Paolo Milaneſe. La vigna dove ſi ſono trovate è attaccata alla vigna di Meſſer Ieronimo Altieri, e dall' altra parte confina colla vigna di Meſſer Gioan Battiſta Argenti, e innanzi la via pubblica che va a Porta Maggiore appreſſo S. Gio. Laterano. I nomi delli patroni della vigna e delle ſtatue ſi chiamano l' uno Gabriele, e l' altro Thomaſo de' Thomaſini da Galleſe. Le dette ſtatue ſi trovano in caſa delli detti Thomaſini in un tinello attaccato al giardino loro e cortile.
Note à part d'un autre caractère.
Franceſco de' Lotti Modaneſe; Valerio de' Pedoni da Rieti; Bartolomeo (& non *Paolo* comme ci-deſſus) *di Gio. Antonio Milaneſe, Cavatori. Statue numero 13. della Storia di Niebia. La Lotta che ſono ſenza teſta; la mittà è del patrone aſſolutamente, e poi ne ha la mittà della mittà, a tal che ne è patrone de' tre quarti et un quarto ne reſta alli Cavatori.*

Lettre de Pernigoni à M.r Jérome Vareſe.
Queſte ſono il numero delle ſtatue 15. computato l' Allotta per doi, e la Niebia per doi. Oltre alle 15. vi è un torſo quale è remaſto alla vigna e non potrà ſervir per altro che ad acconciar l' altre. VS. ſpediſcha quanto prima quello che s' ha da fare perchè queſti ſono moleſtati da altri e non vorriano che paſſaſſe domani a dar fine al negozio coll' intervento di Meſ. Celio loro Procuratore, e le bacio le mani: 24. Giugno. 1583.
Ces Pièces ſont ſuivies d'une Reconnoiſſance en faveur de M.r Jérome Vareſe pour raiſon des ſtatues & de leur prix. Nous ne la rapporterons pas en entier; car elle ne contient autre choſe, ſinon que le tiers du prix des ſtatues appartenant aux Ouvriers qui avoient fait la fouille, & le quart de celui des Lutteurs ont réellement été de 450. écus Romains, quoique l'acte paſſé par-devant Notaire porte 800.

& de sa famille. Loin de suivre un pareil exemple, & loin aussi de vouloir décider une question de fait par de légères conjectures, nous nous contenterons de dire que, suivant Ovide, on ne doit voir ni Apollon ni Diane, qui vinrent enveloppés de nuages lancer leurs traits contre ces malheureux enfants. Mais Ovide n'est pas toujours d'accord avec les autres Mithologistes anciens, ni ceux-ci entr'eux: & il a plu aux Artistes de suivre dans leurs ouvrages tantôt l'un, tantôt l'autre. Il est sûr que l'on trouve des monuments, où ces deux enfants de Latone sont représentés lançant leurs traits. Nous en rapporterons deux d'un prix d'autant plus grand qu'ils n'ont jamais été publiés. Le Cardinal Albani possède le premier, qui est un fragment de bas-relief Num. XVII. L'on y voit trois fils de Niobé, l'un étendu mort par terre, l'autre s'enfuyant avec son arc, rempli d'épouvante, & le troisième plus près de Diane qui lance ses traits, dans la posture d'un homme qui va recevoir le coup, ou qui prie les Dieux de le détourner. L'autre monument découvert depuis peu à Rome est actuellement placé dans le Muséum Clémentin. C'est une urne dont le dessus, le devant & les côtés sont historiés. La quantité des figures & la beauté du travail méritent une explication plus détaillée. Les Auteurs, comme nous l'avons dit d'abord, varient sur le nombre des enfants de Niobé. Homère en compte douze; Lasus suivi par Ovide, Hyginus & Dion de Sicile, quatorze; Hésiode, dix-neuf; Alcman, dix; Mimnermus & Pindare, vingt (1). Il est difficilé de décider auquel de ces auteurs s'en est tenu le Sculpteur de l'urne dont il s'agit. Sur le devant on compte quatorze figures; mais deux aux extrêmités représentent Apollon & Diane remplissant leur cruelle vengeance; un vieillard à longue barbe est ou Amphion, ou un Pédagogue, & les III. & V. figures du côté de Diane sont Niobé & une vieille Gouvernante. Si l'on ajoute à ces figures celles du dessus de l'urne & des parties latérales, représentant toutes certainement des fils & des filles de Niobé, nous en aurons encore quatorze. Pour concilier en quelque façon la Mithologie avec l'expression de ce bas-relief, on pourroit dire que le Sculpteur en représentant dix-neuf enfants dans les deux parties principales de l'urne, Num. XVIII. a suivi l'opinion d'Hésiode, si tant est que l'ouvrage où on la trouve avancée, soit de lui. En cé cas les deux parties latérales, chacune desquelles a deux figures, ne seroient qu'une répétition des mêmes figures exprimées dans des circonstances différentes. L'on pourroit dire aussi (& cela me paroît plus vraisemblable) que sur le haut ou couvercle de l'urne le Sculpteur a suivi l'opinion d'Alcman, en

F nous

(1) Ælian var. hist. lib. 12. c. 36.

nous donnant cinq filles & autant de fils, & que ce fait resserré d'une façon trop uniforme dans la représentation des dix corps a été ensuite répété dans les autres parties de la même urne en variant & multipliant les circonstances. Alors il paroîtra nécessaire de ne compter au nombre des enfants de Niobé ni la figure qui soutient un cadavre, ni la femme qui est auprès de l'homme à longue barbe, ni quelques autres qui paroissent moins jeunes, & que l'on pourroit prendre pour des soeurs de Niobé, ou pour des Gouvernantes. Mais aussi sans être obligé de désigner telle ou telle figure & son rapport à la fable, il n'y a qu'à se rappeller l'avertissement de Diodore (1) qui veut que dans les sujets mithologiques on n'examine pas la vérité trop à la rigueur, attendu que les Artistes, à l'imitation de l'ancien Peintre Polygnote, tiroient de leur imagination des figures pour enrichir leur composition & lui donner plus de charmes. C'est beaucoup pour notre Sculpteur d'avoir suivi Alcman à la lettre dans une partie de l'ouvrage: il n'eut peut-être dans le reste d'autre guide que son imagination, ornant & animant à sa fantaisie le fait qu'il s'étoit proposé de représenter. C'est pour cela que près d'Apollon on voit une des filles comme blessée par lui, & dans l'autre bas-relief c'est Diane qui perce les fils de ses traits, contre le rapport commun de touts les mithologistes qui font frapper les fils par celui-là, & les filles par celle-ci.

Mais pour en venir à chaque partie du marbre dont il s'agit, nous dirons que l'Artiste en sculptant sur le couvercle sous un voile cinq corps de femmes, a peut-être eu dessein d'exprimer ce qu'atteste Hyginus (2), c'est-à-dire que Diane tua les filles dans le Palais. Il est indubitable que la draperie indique un appartement noble; car devant la partie de l'habitation que les Grecs appelloient αὐλὴ, étoit suspendu un voile Περιπέτασμα, qui par le moyen d'un cordon se tiroit & se levoit comme une portière. L'absence de ce voile dans l'autre partie où sont les corps des fils, marque ce que rapporte le même Hyginus, c'est-à-dire qu'Apollon les tua en pleine campagne pendant qu'ils alloient à la chasse. C'est ce que signifient ces larges & longues flèches appellées *venabula*, armes dont on se servoit ordinairement à la chasse des cerfs, des sangliers, des lions &c. Il ne faut pas non plus passer sous silence l'usage pratiqué dans les temps les plus reculés de séparer les femmes d'avec les hommes par un voile. La première figure exprimée sur le devant de l'urne est Diane bandant son arc. On voit ensuite Niobé avec deux de ses filles: elle en soutient une de son bras & de sa cuisse droite: l'autre toute effrayée s'élance vers sa mère & d'une main s'attache à son genou. Le visage de

(1) Diod. Sic. l. 4. p. 216. l. 32.

(2) Fab. IX.

de Niobé respire la colère & la douleur; de la main gauche elle porte par-dessus sa tête un voile un peu enflé, tel qu'on en voit souvent aux Divinités & surtout à celles de la mer : il semble qu'elle veuille s'en servir pour se garantir des traits, elle & ses filles. Celles-ci ont les cheveux liés sur le sommet de la tête suivant l'usage constant dans les vierges. Il y a dans la Gallerie du Comte de Pembroke un bas-relief représentant cette fable, composé de vingt figures, & l'on y voit les deux plus jeunes soeurs Amycla & Chloris qui, comme dans celui dont nous parlons, cherchent à échapper à la mort en se réfugiant près de leur mère. Hyginus dit que Chloris fut réellement accordée aux larmes & aux prières de Niobé (1). Pausanias assure qu'un des fils, nommé Amphion comme son père, & peut-être le plus jeune de touts, échappa aussi à la mort (2). Il est représenté dans ce monument courant à son Père qui l'embrasse. Je suis fort porté à croire que le vieillard à longue barbe est Amphion, le Père, plutôt qu'un Instituteur, à cause du long & large Pallium qui étoit propre aux Rois & aux Héros: & le manteau de peau de lion qu'il porte sur les épaules, n'a rien de contraire à la majesté royale : car il n'y a eu dans les anciens temps aucune Dignité qui n'ait pratiqué l'usage de

Pellibus & spoliis corpus vestire ferarum (3)

Dans les bas-reliefs où il y a des Pédagogues, ils sont ordinairement vêtus à la Phrygienne & de court, pour marquer leur condition servile. Le vêtement noble, & le marchepied réservé aux Divinités & aux Héroïnes, pourroient faire prendre pour Niobé la vieille, qui de ses deux mains soutient la tête d'une des soeurs mourante, & que nous avons donnée ci-dessus pour une des Gouvernantes. Si cela étoit, la femme qui reçoit dans son sein les deux plus jeunes, ne devroit pas être regardée comme la mère, mais comme l'aînée de toutes les soeurs; & dans ce cas nous aurions aussi dans cette partie de l'urne tout justement le nombre de dix enfants. Quant aux parties latérales Num. XIX., il est clair que l'une représente un des fils frappé pendant qu'il manioit un cheval, & soutenu par un de ses frères qui regarde en l'air avec surprise pour voir d'où étoit parti le coup, & que sur l'autre sont deux des filles, dont l'une a les yeux levés vers le ciel pour savoir aussi d'où partoient les flèches, & l'autre est tournée vers la terre dans l'attitude d'un saisissement douloureux, regardant peut-être un de ses frères morts.

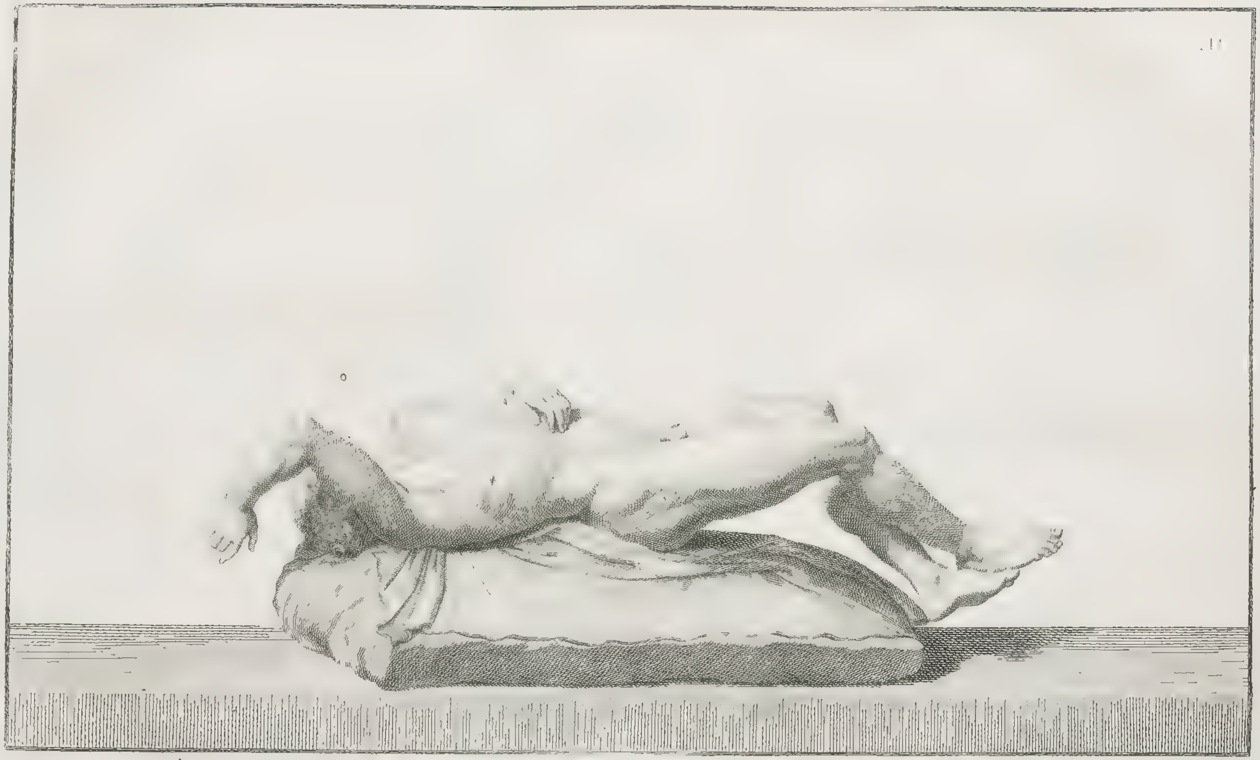
Ces

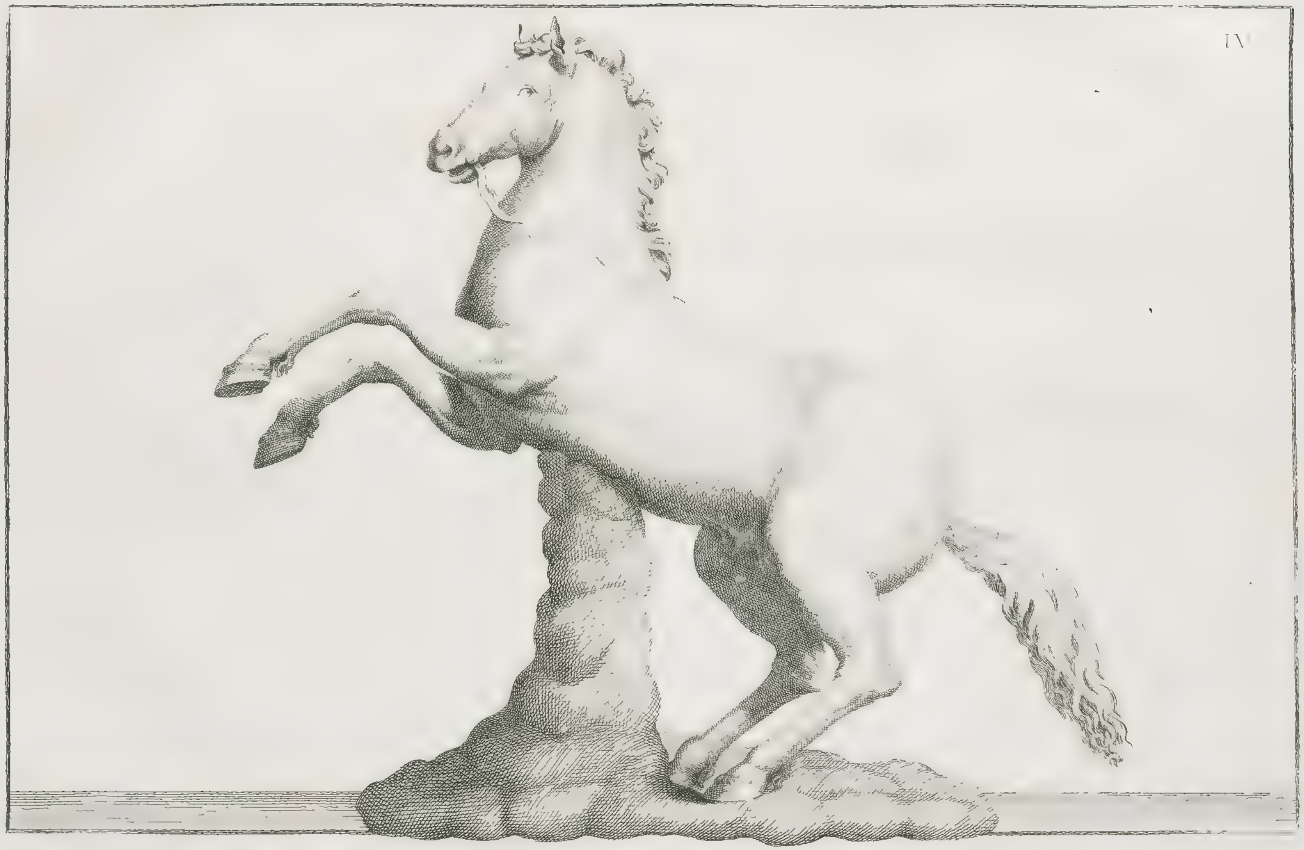
(1) Fab. X.
(2) Pauf. liv. 5. pag. 417. l. 37.
(3) Luc. liv. V. v. 952.

Ces deux ſoeurs portent de la main droite leur voile par-deſſus la tête pour la couvrir. La première diffère pourtant des autres, principalement en ce qu'elle a la cuiſſe & la jambe droite nue, parceque ſon habit eſt ouvert, comme celui qui fit donner aux filles de Lacédémone le nom de φαινομέριδες (1).

Nous aurions quelque choſe à ajouter ſur le bas-relief de la Ville Borgheſe, s'il n'avoit pas été illuſtré par le célèbre Winckelmann, auquel nous renvoyons les lecteurs.

(1) Poll. Onom. L. VII. ſeg. 55.




IV

VI

VIII

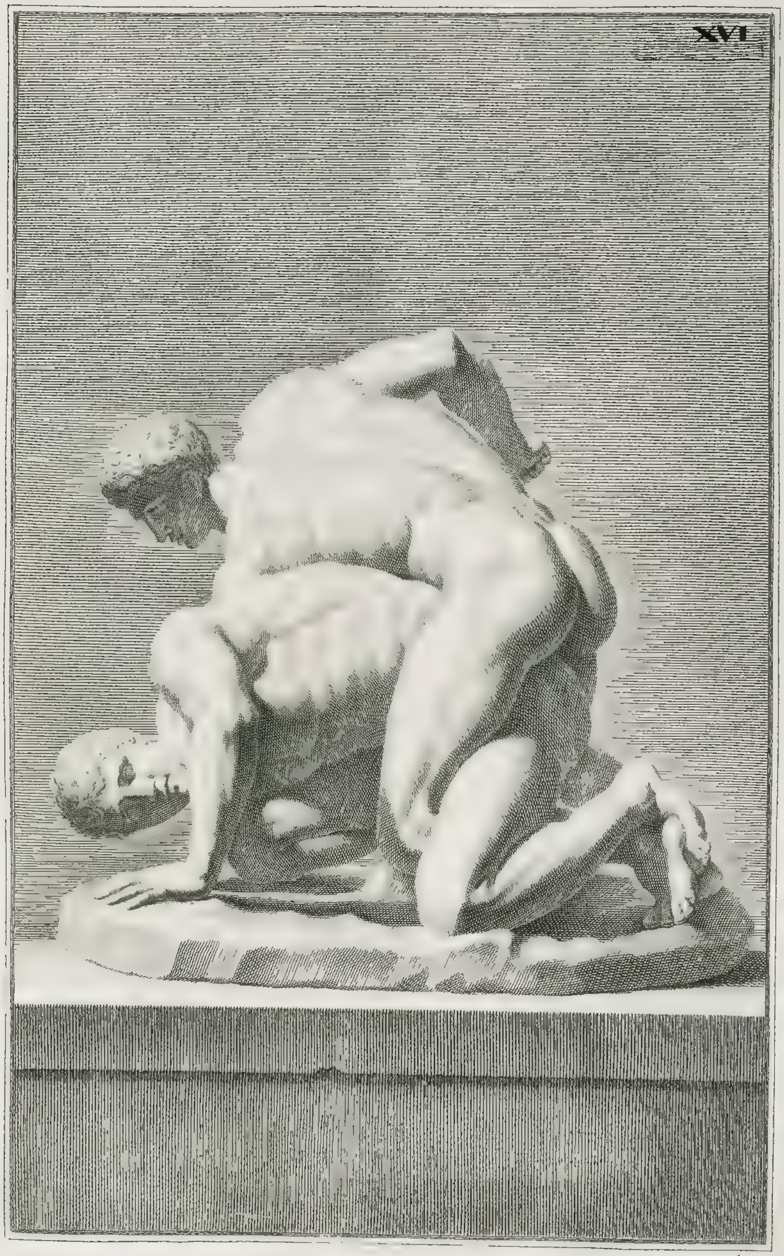
X

XI

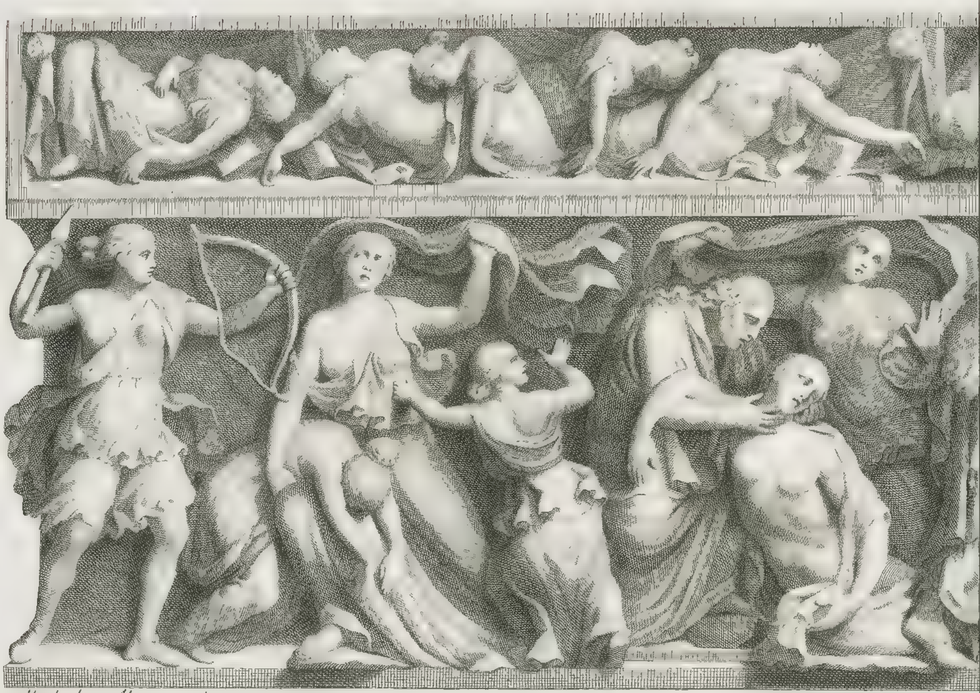
XII

XIII

X IV

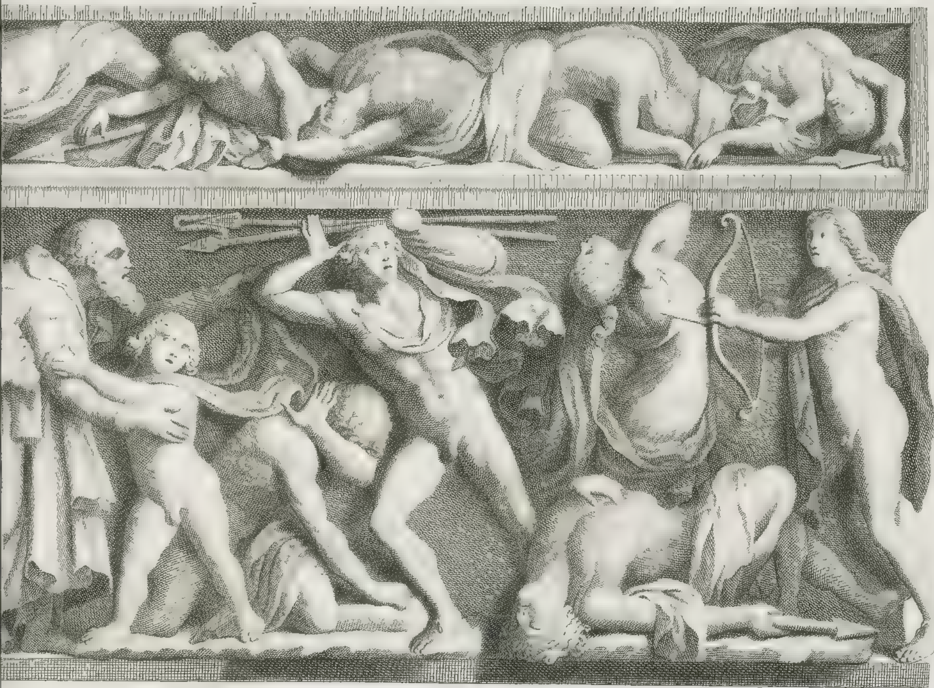

XVI

XVII

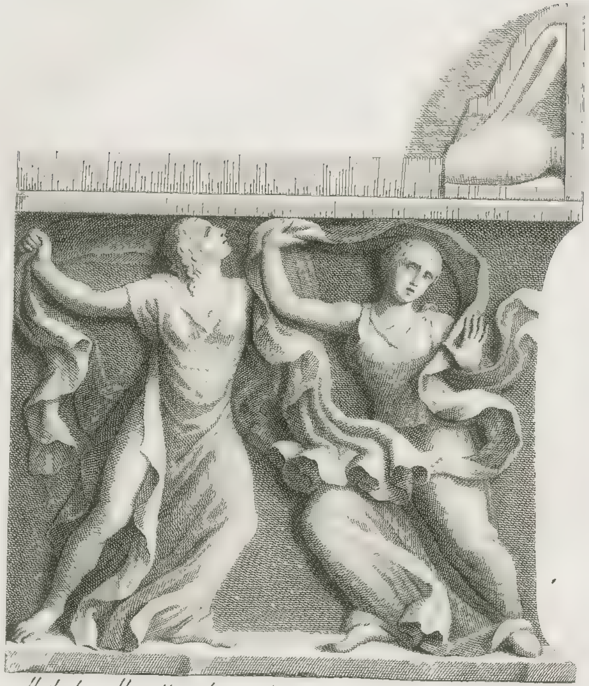


Michele Maestri disegnò

XVIII



Ferd Gregorj Scolpi 1779



Michele Magistri disegnò

Ferd. Gregori Scolpi 1779.

97